

《私》はここに住む。

— 現代詩を《神秘主義》に照らし合わせる —

ル ディムナ クリスチャン

【キーワード】 フランス文学 現代詩 神秘

無秩序に繁茂した現代詩の中から道を見つける為に、我々はそこに神秘体験の光を投げかけ、そして同時に評論家たちからほとんど忘れられている人間体験の3次元を考慮している解釈のおもしろさも提示してみる。

その為に、我々はまず、様々な解釈に覆い隠されたジョルジュ・バタイユのこの《内的体験》を、神秘の根源に立ち戻りながら明らかにさせて行き、そしてミッシェル ユランが《原始の体験》と名付けたこの体験の特色を描き出して行く。

次に、我々は現代詩の中からこの体験の足跡を幾つか見つけ出し、そして現在の主な詩的傾向から二点を立証してみる：先ずは、ジュード ステファン、もしくはジェームス サクレの新叙情詩であり、そこでは困難な苦行の末に自分自身の虚構から解放された詩人が、《彼の》内心の声よりも《世界の歌》を聞かせてくれる。そして次には、韻文形式に戻ると同時に、ジャン・クロード パンソンがしきりに勧めているように、実在を越えたもの全てを無くしたこの世界に《詩人として暮らす》為に、その物のあるがままを《見る》事にも心を配っているという点である。

詩人や哲学者自身が、今日ではそれと認められている神秘体験に関心を抱いてくれるおかげで、我々は詩の活力の源が、詩人が《その物のあるがまま》から受ける常に新鮮な体験に根ざしている事、そしてまた、詩は意図と前途、そして“現在”を探し求める読者という受け手を持ち、それによってセンス(感覚)を磨く感覚手段である事を理解する事が出来る。

つまり、現代詩の様々な形式は、そのおびただしさの中にも、実際の主の公現が行われる時に提示される表現に接近させ、発見し、確定させ、そして分かち合う為に実現された言語行為と同じくらい明確に《真実の場所》がよその地ではないのと同じく、《私》は別名者でもない事を示すのである。

«JE» DEMEURE ICI

— La poésie contemporaine à la lumière de la «mystique» —

MOTS-CLÉS: Littérature française, Poésie contemporaine, Mysticisme

Christian LE DIMNA

Souffrant depuis Mallarmé des séquelles d'une «crise de vers¹⁾», saignée par les austérités formalistes que lui ont imposées les «hordes piteuses de faux barbares» selon l'expression de Philippe Jaccottet et même euthanasiée par certains comme Denis Roche qui en 1967, dans le numéro 31 de *Tel Quel* la déclarait déjà «inadmissible²⁾», la poésie française actuelle, telle un phénix, semble pourtant depuis une vingtaine d'années débordante d'énergie si l'on en juge par le foisonnement des tendances et des poètes. Ce n'est pas sur un cadavre, aussi «exquis» fût-il, que nous allons donc nous pencher ni sur son âme mais bien sur cette activité vivante, vivifiante et même vitale qui est celle d'une «poésie malgré tout» comme la nomme Jean-Michel Maulpoix.

Pour trouver un chemin à travers l'apparente exubérance désordonnée de la poésie contemporaine, nous nous proposons d'y projeter la lumière de l'expérience mystique et, incidemment, de montrer aussi l'intérêt d'une lecture qui prendrait en compte cette troisième dimension de l'expérience humaine, trop souvent ignorée par la critique.

Pour y parvenir, nous devons d'abord dégager cette «expérience intérieure», chère à Georges Bataille, des diverses interprétations, religieuses, psychanalytiques ou scientifiques qui en masquent la réalité. Nous reviendrons donc à la source même de la mystique, à cette expérience que Michel Hulin qualifie de «sauvage³⁾» et dont, plutôt qu'une définition, nous donnerons quelques caractéristiques.

En cherchant ensuite à découvrir, dans les poèmes de quelques auteurs contemporains, certaines traces de cette expérience, nous espérons pouvoir jeter un nouvel éclairage sur deux tendances que l'on discerne dans le foisonnement des tentatives poétiques actuelles. La première est l'apparition d'un néo-lyrisme où le poète, débarrassé de la fiction d'un moi personnel, fait moins entendre sa voix que le chant du monde. La seconde, parallèlement à un retour à la forme versifiée, se caractérise par le souci de «voir» ce qui est, afin de pouvoir enfin «habiter en poète» ce monde privé de tout au-delà.

I. DE L'EXPÉRIENCE

Le point de contact entre la poésie et la mystique est assuré par un certain type d'expérience dont le récit n'est pas rare dans la littérature de toutes les époques de l'Antiquité à nos jours et que nous appellerons «mystique» en dépit de ses connotations qui en masquent la réalité. En effet, dans le pire des cas, les mots «mysticisme» et «mystique» sont utilisés, en Occident, comme des expressions de reproche à l'adresse de tout ce qui nous apparaît vague, affectif, irrationnel, anti-scientifique et anti-moderne. Dans le meilleur des cas, ces mots désignent une forme d'expérience fondamentale dont se sont toujours méfiés les Églises et les États politiques et dont l'homme moderne, sur qui elle s'abat, ne sait trop que «penser» ni que faire. Pour nous épargner ici toute controverse, nous renverrons dos à dos chacune de ces interprétations qui nous empêcheraient d'examiner le fait en lui-même et de lui accorder sa juste valeur dans notre domaine de la poésie. C'est pourquoi, nous emprunterons au philosophe André Comte-Sponville sa claire description de l'état mystique qui serait caractérisé par une expérience de l'éternité, de la plénitude, du silence et de l'unité.

La spiritualité, même athée, culmine dans un certain nombre d'expériences qu'on peut dire mystiques. L'athée que je suis ne peut pas être insensible aux thèmes développés par les mystiques de toutes traditions. L'état mystique se caractérise par quatre types d'expériences, quatre mises entre parenthèses. La première est la mise entre parenthèses du temps : l'éternité au sens où l'entend Saint Augustin : un présent qui reste présent. C'est le présent même, dont nous sommes presque toujours séparés par l'espérance de l'avenir ou par le regret du passé. Quand nous sommes pleinement dans le présent, nous sommes contemporains de l'éternel. La deuxième expérience est la mise entre parenthèses du manque : c'est ce que j'appelle la plénitude. C'est le fait de ne plus rien désirer d'autre que ce qui est. La troisième expérience est la mise entre parenthèses du langage : le silence. Les mots ne sont plus là pour s'interposer entre le réel et nous-même. Enfin, la quatrième expérience mystique est la mise entre parenthèses de la dualité, de l'altérité, de la complexité. Ce que j'appelle la simplicité ou l'expérience de l'unité. Comme tout un chacun, et même si je n'ai aucun don particulier pour la mystique, il m'arrive de vivre ces expériences. Il m'arrive, comme dit Spinoza, de «sentir et expérimenter que nous sommes éternels»⁴).

Cette définition a de plus le mérite non seulement de sortir l'expérience mystique de son encombrant cadre religieux mais aussi de lui enlever son aura surnaturelle et son caractère exceptionnel.

Comme l'affirment les mystiques de toute les traditions, l'état mystique se révèle être ainsi notre état naturel dans lequel certains mécanismes nous empêchent de demeurer car, comme le dit avec humour le double prix Pulitzer américain, Jon Franklin, «L'être humain est un mécanisme dans lequel il y a un mécanisme qui empêche le mécanisme humain de voir sa nature mécanique». Ce fonctionnement, qui est généralement connu sous le nom d'«ego», a été abondamment décrit par tous les instructeurs spirituels dont nos sciences humaines ne font que confirmer les observations, à l'importante différence près que ces sciences font de cet ego, le stade ultime de notre développement.

Or l'état mystique que décrit Comte-Sponville est précisément un état sans ego et l'expérience mystique est la révélation de notre véritable nature, c'est-à-dire celle du «Je», du «Je Suis», de l'Être. Cet état sans ego, dont un aperçu nous serait donc gratuitement offert au cours de brèves expériences, serait ce même état dans lequel sont établis à demeure les sages anciens et contemporains. Selon Arnaud Desjardins, seul le sage aurait en réalité droit au titre d'Homme: «Ecce Homo».

Nous avançons alors l'hypothèse que l'état poétique est de même nature que l'état mystique et que l'expérience poétique, qui est aussi à l'origine du poème et qu'il tente de faire éprouver, se révèle être une expérience de l'absence de l'ego, de même nature que l'expérience mystique. Cependant, ce que l'on nomme «expérience poétique» recouvrirait quant à elle deux types d'expérience : d'une part l'«expérience» subjective de l'état sans ego, survenant chez un poète, d'autre part l'«expérimentation» dont le poème est l'instrument, le filet de mots patiemment tissé et jeté dans l'Océan du sens afin d'en capturer plus que de l'écume et mieux qu'un reflet de l'Être, afin d'en retirer un peu du «réel» nécessaire pour nourrir notre séjour humain. L'expérience poétique est alors une expérience du langage.

Nous avons bien conscience que tout ceci s'oppose au paradigme de la modernité dans lequel l'homme ne se connaît plus que totalement identifié à son organisme psycho-somatique, soumis au désir sans satisfaction, privé du sentiment d'être. Il nous faut donc maintenant démontrer que les poètes et même les poètes les plus contemporains ne se sont jamais soumis à ce bien penser dominant.

II. L'EXPÉRIENCE DU «JE»

Même si cela reste relativement anecdotique en regard de la valeur heuristique d'une mystico-critique qui resterait à créer, je voudrais partager ici avec vous la surprise et le plaisir que m'a procurés la découverte d'un texte de Douglas Harding, célèbre mystique contemporain, lequel m'a fortuitement fourni la compréhension d'un énigmatique groupe de poèmes de Jean Tardieu, intitulé *Monsieur Monsieur*. Les deux premiers quatrains du poème I intitulé «Monsieur interroge Monsieur» mettent en scène deux personnages qui échangent ce dialogue :

- Monsieur, pardonnez-moi
de vous importuner :
quel bizarre chapeau
vous avez sur la tête !

- Monsieur vous vous trompez
car je n'ai plus de tête
comment voulez-vous donc
que je porte un chapeau⁵ !

Dans son livre intitulé en français *Vivre sans tête*, Douglas Harding témoigne ainsi :

Le plus beau jour de ma vie - ma nouvelle naissance en quelque sorte - fut le jour où je découvris que je n'avais pas de tête. Ceci n'est pas un jeu de mots, une boutade pour susciter l'intérêt coûte que coûte. Je l'entends tout à fait sérieusement : *je n'ai pas de tête*. [...] Je découvris instantanément que ce rien, ce trou où aurait dû se trouver une tête, n'était pas une vacuité ordinaire, un simple néant. Au contraire, ce vide était très habité. [...] J'avais perdu une tête et gagné un monde. [...] En dehors de l'expérience elle-même ne surgissait aucune question, aucune référence, seulement la paix, la joie sereine et la sensation d'avoir laissé tomber un insupportable fardeau⁶.

Cette étonnante convergence a tout d'abord le mérite de nous montrer que toute métaphore n'est pas bonne pas à prendre comme telle mais qu'elle peut se révéler être une simple description du réel. En l'occurrence, «l'absence de tête» est à prendre ici au «pied» de la lettre comme étant l'une des manifestations de l'absence de l'ego et de la présence du véritable Je. Nous constatons ensuite que l'expérience mystique peut se découvrir chez le plus «absurde», le plus athée ou le plus moderne des poètes aussi bien ou mieux que chez le plus religieux, et qu'entretenant un lien privilégié avec la poésie, elle devrait nous en permettre une nouvelle lecture.

Jacques Ancet, poète mais aussi traducteur et essayiste comme le sont beaucoup de poètes contemporains, après avoir raconté sa propre expérience de l'éternité connue à l'âge de dix ans, établit ainsi une filiation directe entre celle-ci et son écriture:

Mais cette extraordinaire intuition de *présence*, celle de l'entier du temps et de l'espace en un lieu et à un moment déterminés ne s'est pas effacée ensuite, même si elle a pu être apparemment

oubliée longtemps, car aujourd'hui il la voit affleurer à plusieurs reprises dans sa double expérience d'écrivain et de lecteur.

Écrire, allait donc être habité, le plus souvent inconsciemment, par cette intuition, et tenter d'une manière ou d'une autre de lui faire écho ou de la retrouver. Si la forme poétique s'impose fréquemment, c'est peut-être parce qu'il ne s'agit ni de raconter ni d'expliquer mais de *faire éprouver*⁷⁾.

Nous savons que le cas de Jacques Ancet n'est pas rare et nous avons déjà obtenu et nous cherchons encore actuellement à recueillir de tels témoignages directement auprès des poètes eux-mêmes dont beaucoup nous renvoient d'ailleurs à leurs œuvres tant il est vrai qu'elles attestent de cette expérience et de leur volonté de la faire éprouver à leurs lecteurs.

On comprend dès lors pourquoi, malgré la volonté de certains d'enfermer la poésie dans le champ clos du texte ou de la réduire à un vain jeu sonore, s'est perpétué un courant lyrique qui est né de l'expérience et qui, s'il est insensible aux modes, ne l'est pas à la recherche de sa vérité. Ainsi, comme le prouve la lecture des critiques et des poètes, devait se trouver, au cœur de la poésie française contemporaine, le problème du «je» lyrique dont certains avaient proclamé la mort avant que d'autres n'en annoncent la résurrection, en supposant qu'il s'agisse bien là du même «je», ce que le recours à l'expérience et à la connaissance mystiques va nous permettre de contester.

En effet l'apport essentiel de l'expérience mystique consiste à fournir la preuve que l'ego peut s'effacer pour laisser consciemment advenir le «Je suis» que nous sommes. Cette possibilité universellement attestée par la tradition ne trouve encore qu'un faible écho dans le paradigme de la connaissance contemporaine. L'ego aujourd'hui n'y est pas reconnu comme une simple illusion, certes socialement et temporairement utile, mais il est pensé comme stade ultime du développement humain, ce que démentent tous ceux qui font l'expérience fugace ou définitive de son effacement. Or la mystique instaure une distinction fondamentale entre l'esprit psychologique et l'âme, entre le «petit je» ou ego et le «grand Je» que, selon les cas, on appelle aussi Conscience, Dieu, Soi, Réel, Être, quand on ne se refuse pas à le désigner autrement que par ce qu'il n'est pas comme dans la théologie négative.

Reconnaître cette distinction fondamentale permet de résoudre l'énigme posée par le lyrisme poétique conçu comme expression du Je. En effet les violentes attaques portées contre le lyrisme par les textualistes confondent dans une même haine l'ego et le «Je» alors que les lyriques «malgré tout», concentrent leur assaut sur le seul ego afin de créer les conditions nécessaires à l'avènement du «Je».

L'exemple de Jude Stéfan est intéressant à cet égard parce que son œuvre se situe au cœur du problème lyrique. Refusant de faire de la langue le seul sujet du poème, il se livre néanmoins à une

immolation du personnage lyrique. «Inventeur du dé-lyre⁸⁾», il fait du lyrisme une critique constante et virulente tout en refusant de s'enfermer dans les jeux poétiques formalistes et inaugure une forme de «lyrisme bas» qui, sur le mode mineur, fait encore chanter la vie. «Que tout lyrisme soit bas comme l'ici» s'écrit-il. Depuis ses premiers recueils de vers, *Cyprès et Libères*, il compose sa poésie comme une sorte d'élégie négative et selon une expression d'Yves Charnet, il fait «dé-chanter un lyrisme de la vie catastrophée⁹⁾» avec l'énergie du désespoir:

Par désespoir de l'amour qui n'est
pas échu Par désespoir de la mort
qui déjà m'a prévu Par désespoir
du sexe qui nous fut à charge Par
désespoir de l'homme qui n'est que
misère Par désespoir du temps qui
n'est que poussière Par désespoir de
l'art qui n'a pas visité Par dés-
espoir de l'âme que l'on n'a pas
trouvée Par désespoir de soi qui
ne sut que honte Par dés-
espoir du suicide qui n'est qu'
alibi Par désespoir du monde
illusion Par désespoir où s'en-
four ? Dans l'étude par oublié
dans le stupre par malchance mais
dans la mer pour s'y laver¹⁰⁾

Comment comprendre que ce désespoir insuffle pourtant de l'énergie, que de ce «fond noir de la mort» naisse un hymne à la vie, que paradoxalement de ce refus de l'illusion lyrique monte un chant ? Sans doute parce qu'il est possible de passer «De l'autre côté du désespoir¹¹⁾», et que ce passage «D'*indupe* à *non ingrat*, tel pourrait être le trajet, aussi inavoué (sinon refoulé) qu'essentiel, du lyrisme stéfanien¹²⁾», selon Jean-Claude Pinson, trajet qui, selon nous, devrait aboutir au sentiment de reconnaissance et au véritable amour sans contraire. Cet amour qui est indissociable du lyrisme comme le montre Martine Borda dans son passionnant essai, «L'Amour du nom¹³⁾».

Cependant, le mythe et la mystique nous apprennent qu'il y a une obole à verser, un prix à payer

pour cette traversée du désespoir, et que, comme l'indique l'étymologie du mot lui-même, un «sacri-fice» est nécessaire pour faire le sacré.

Le sacré est une expérience directe, immédiate, au-delà de l'ego. Ce qui se vit quand l'ego - le petit moi, l'individualité - s'est évanoui, est sacré. [...] Le sacré [...] est issu, à chaque instant, pour autant que l'on vive, du retrait de l'ego, de la dissolution des passions. [...]

Le sacré, cette expérience d'immédiateté non dualiste, est un état que nous avons tous connu, même fugitivement ou à notre insu, dans un moment de participation, dans un moment d'ouverture; un moment où, en étant ouverts et pleinement abandonnés, nous avons pu pleinement participer à l'expérience de la réalité de l'instant; une expérience de communion, d'empathie totale. Cette présence pleine et complète est, du point de vue de l'expérience du Bouddha, le sacré, l'expérience primordiale, la réalisation¹⁴⁾.

Ainsi la véritable offrande est celle de l'ego, de la consommation duquel peut s'élever le seul véritable lyrisme selon une formule reconnue par Stéfan lui-même dans ses *Élégiades*.

Mon cœur mis en cendres par les flammes
je vous l'apporterais sous forme de fleurs¹⁵⁾

La poésie de Jude Stéfan apparaît bien alors comme animée d'un feu dévastateur et sacrificatoire, réduisant toutes les prétentions de l'ego pour le mettre face à sa mort et au vide dont on sait qu'il est aussi le sacré.

textuellement
chairs brûlées
poils roussis
os calcinés
mais dents et prothèses sauvées
dit le crématiste
toute possibilité d'éternité inconcevable
nous ne sommes un hasard de deux années
ou de cinquante
que parce que nous comptons
mais les vagues nous effacent

même l'urne que vous voyez là-bas au centre
de la pelouse est
Vide¹⁶⁾

Cette nécessité de «faire le négatif» nous la retrouvons aussi chez James Sacré dont la poésie n'est pas, elle, illuminée par le grand brasier du sacrifice mais réchauffée par la lente combustion d'un modeste feu d'herbes rabattu par la réflexion critique qui l'accompagne et par une certaine rupture de la logique discursive de la phrase, caractéristique de la poésie contemporaine. Ainsi s'interroge-t-il:

Si le lyrisme est une célébration, une adhésion au monde, à des sentiments, à la matérialité d'un langage, on imagine en effet mal, a priori, qu'il puisse introduire en son élan un mouvement qui serait comme un doute ; à moins que cette interrogation sur soi lui permette de se mieux comprendre, puis d'affirmer plus fortement encore, après, l'élan de célébration. Mais cette opposition entre critique et célébration lyrique n'est-elle pas une fausse vue de l'esprit ? Car le désir de critique n'est-il pas encore une manifestation de lyrisme, même lorsqu'il éloigne dans la plus grande distance (et c'est toujours dans une sorte de passion de dire et de prouver), non plus seulement l'objet de célébration, mais la possibilité même de cette célébration ?

Je le crois, l'irruption de la critique dans une écriture lyrique n'empêche en rien le lyrisme, et le nourrit plutôt, tout comme une pensée de la négativité peut sauvegarder en un horizon toujours repoussé plus loin la vague idée d'un dieu¹⁷⁾

Depuis Francis Ponge s'acharnant contre le «cancer romantico-lyrique» jusqu'à Christian Prigent dénonçant la «béance baveuse du moi», la mise en cause des fondements d'un lyrisme subjectif fondé sur l'exaltation de l'ego a conduit les poètes contemporains à une poésie de la paucité et de la précarité permettant en retour l'émergence d'un lyrisme débarrassé de toutes les illusions, «déssubjectivisé» et dont l'œuvre de Dominique Fourcade pourrait être la meilleure illustration. En effet, sans renier les leçons du textualisme, il pose les bases d'un nouveau lyrisme qui n'est plus désir d'au-delà mais acceptation de ce qui est, en l'occurrence pour le poète, la page du poème ainsi que le disent bien ces deux vers du recueil *Le Ciel pas d'angle*:

Ce qu'il y a de nouveau dans ma vie c'est que
La page est ciel¹⁸⁾

Le premier poème décrit d'ailleurs une scène au cours de laquelle, guidé par une femme dans un cimetière, le narrateur lyrique vit sa naissance au monde tel qu'il est ici et maintenant: «Je touchai terre et là, sur le dos, je pus lire au ciel les fondements de l'être au monde.» Une expérience proprement mystique qui ne nous transporte plus dans un autre monde mais nous ouvre à celui-ci dans lequel les choses apparaissent dans leur splendeur, telles qu'elles sont lorsque l'ego n'est plus là, comme l'explique le mystique et parfois poète contemporain Stephen Jourdain:

Ce qui m'intéresse dans les choses, ce n'est pas leur beauté, ou leur harmonie, ça je m'en fiche complètement, c'est qu'elles sont. Car un jour, un certain déclic a joué, un certain voile s'est déchiré, et il m'a été donné d'avoir la perception effective de leur existence, et de découvrir ainsi que du simple fait d'être, une chose quelle qu'elle soit, recèle une valeur à quoi le Beau et l'Harmonieux ne rêvent même pas. Oui, une valeur tellement inouïe, génératrice par son contact d'un bonheur tellement haut, tellement inespéré, qu'après de cela le Parthénon lui-même n'est que paille¹⁹⁾.

Si tel est le monde pour celui qui sait le voir, alors se trouve résolue cette énigme de sa beauté que tente de percer Philippe Jaccottet. Il devient tout entier ce «vrai lieu» qu'y cherche Yves Bonnefoy, un lieu qui révèle la «présence», un lieu dans lequel le sens n'est pas transcendant mais immanent au sensible et, quoi qu'il en puisse être, notre seule demeure.

III. JE DEMEURE ICI

Au regard de la mystique et notamment de la mystique non-dualiste selon laquelle l'existence est l'essence, le relatif l'absolu et le «samsara» le «nirvana²⁰⁾», il nous semble que le projet d'«habiter en poète» notre monde, attribué par Jean-Claude Pinson à cette part importante de la poésie contemporaine dominée par la recherche de la réalité, soit alors motivé par l'impérative nécessité de «voir» le monde tel qu'il est c'est-à-dire lorsqu'il n'est plus un instrument au service de la survie de l'ego, lorsqu'il n'a plus aucune fonction, pas même esthétique, mais quand il est vu comme revêtement et révélation²¹⁾ du Soi.

Selon l'enseignement de Swami Prajnanpad, un mystique indien contemporain, «Voir» le monde, c'est cesser de le «penser», c'est-à-dire de le soumettre à nos désirs et de l'enfermer dans nos concepts. Le serpent aperçu sur le chemin se révèle alors n'être qu'un inoffensif bout de corde avant que ce dernier ne soit lui-même perçu comme une illusion changeante par rapport au Soi éternel.

«Habiter en poète» aussi bien qu'en mystique, c'est donc vivre dans le monde tel qu'il est, se

confronter à «la paroi» comme le fit Guillevic jusqu'à ce qu'il ne fasse plus qu'«un avec» elle et que disparaissent alors ensemble le problème et sa solution. C'est aussi accepter de se soumettre aux lois du monde comme l'aviateur le fait à celles de «la pesanteur» qu'il transforme en «grâce». Le poète contemporain est cet aviateur qui sait, avec les mots, «voler» non plus le feu comme Rimbaud mais «voler», plus lourd que l'air, libre dans l'azur

De même, après le total démembrement du poème et du vers, le récent retour en force de la forme versifiée et parfois même du sonnet ou de la ballade ne saurait se comprendre sans tenir compte du souci de se soumettre aux lois du monde parce que tout espoir est perdu de leur échapper et que l'expérience a été faite que, dans l'abandon et l'acceptation de ce qui est, se révèlent la beauté et la joie qui n'apparaissent plus alors comme des qualités du monde mais qui jaillissent instantanément de notre être commun.

Cette nouvelle manière d'habiter le monde et de le chanter «en vers» (sic) et contre tout se montre clairement dans l'œuvre de Jacques Réda, poète nomade, grand amateur de jazz, qui tantôt en prose, tantôt en poésie nous invite à un voyage de découverte dans lequel se présente et est présent le véritable sujet lyrique, celui qui s'est dé-subjectivé et dont le chant est le chant du monde et du spectacle infini de ses métamorphoses urbaines ou rurales.

Car il arrive qu'une obsession de transmutation urgente nous possède: à force de le contempler, passer du côté du spectacle, entrer dans la substance aveugle qui sait, qui resplendit. Comme si l'homme en arrêt momentané sur ses deux jambes visant les cieux, ne débordait pas l'invincible enveloppement d'étoiles²²).

Nous ne saurions terminer cette évocation d'une «po-éthique», d'une poésie qui nous permette enfin d'habiter le monde tel qu'il est, sans au moins évoquer aussi l'œuvre poétique apaisée de Jean-Claude Pinson qu'il crée en même temps qu'il poursuit un travail de réflexion critique sur la poésie contemporaine, réunissant sous le même toit les poètes désireux de jouir de leur séjour terrestre. Plutôt que de se perdre en récrimination contre la triste demeure humaine, il s'agit en effet d'en faire son lieu de vie, en l'acceptant avec lucidité et courage jusqu'à ce que disparaisse le problème avec celui qui le pose, puisqu'en réalité c'est lui le problème comme le pressent le poète tentant de répondre à la question «pourquoi j'écris à la première personne»

le moi, je le concède est haïssable
j'aimerais bien d'ailleurs certains jours m'en défaire
me fondre pour de vrai dans le décor

bucolique évoqué dans ces vers

mais il s'attache l'animal
refuse de s'évaporer dans la brume²³⁾

Le poète se met alors en position de résoudre le problème:

face à face avec lui-même
scrutant l'énigme
le point impossible
où le moi devient anonyme²⁴⁾

et gageons qu'il saura opérer ce retournement du regard, ce demi-tour révolutionnaire pour regarder «d'où» il regarde et contempler le visage qu'il avait avant sa naissance, ce visage originel, cher au Zen.

CONCLUSION

Par leurs excès ascétiques mêmes, le structuralisme et le textualisme ont permis aux poètes contemporains de purger la poésie contemporaine des images et des «passions» qui l'encombraient pour leur permettre de poser un regard lucide sur le monde. Le masque grimaçant de l'ego, s'il ne saurait être facilement arraché, se perçoit désormais comme tel et nous ne pouvons qu'y voir la preuve de l'influence exercée par l'expérience mystique sauvage, admise aujourd'hui pour ce qu'elle est, de même que la preuve de l'intérêt porté aux diverses mystiques et sagesse par les poètes eux-mêmes et par les philosophes.

Nous comprenons aussi maintenant que la vitalité de la poésie trouve son origine dans l'expérience toujours neuve que les poètes font de ce qui est et que le poème, loin d'être un vain «bibelot d'inanité sonore», est un objet de sens pour les sens, avec un dessein, un destin et une destination, celle du lecteur.

En définitive, les diverses formes poétiques contemporaines dans leur profusion même se révèlent comme autant d'actes de langage accomplis pour approcher, retrouver, stabiliser ou exprimer ce qui s'offre quand a lieu l'épiphanie du réel et qu'alors le Je n'est pas un autre pas plus que le vrai lieu n'est un ailleurs.

NOTES

- 1) Stéphane Mallarmé, «Crise de vers» dans *Œuvres complètes*, Gallimard Pléiade, 1945.
- 2) Denis Roche, *La Poésie est inadmissible*, Seuil, coll. Fictions et Cie, 1997.
- 3) Michel Hulin, *La Mystique sauvage. Aux antipodes de l'esprit*, PUF, coll. Perspectives critiques, 1993.
- 4) «Une interview du philosophe André Comte-Sponville», *Actualité des Religions*, n°27 - mai 2001, Site Buddha line http://www.buddhaline.net/article.php3?id_article=584 (Page consultée le 10-7-2002).
Les expressions ont été soulignées par nous.
- 5) Jean Tardieu, «Monsieur interroge Monsieur» in *Le Fleuve Caché*, 1996, NRF, Poésie, Gallimard, p.108.
- 6) Douglas E. Harding, *Vivre sans tête, Une contribution au zen en occident*, Le Courier du Livre, 1978, p.13-14.
- 7) Jacques Ancet, «La Voix de la mer», texte paru dans le dossier «Littérature et philosophie», *Europe*, N° 849-850 (janvier-février, 2000).
- 8) Jude Stéfán, *Prosopées*, Gallimard, 1995
- 9) Yves Charnet, «Jude Stéfán, Pour un lyrisme bas», in *Prétexte*, N° 20, Hiver 1999. Site de la revue, http://perso.club-internet.fr/pretexte/revue/critique/articles_fr/articles/stefan_pour-un-lyrisme-bas.htm, (consulté le 3 avril 2003)
- 10) Jude Stéfán, *Cyprès*, Gallimard, 1967.
- 11) André Comte-Sponville, *De l'autre côté du désespoir*, Éd. Accarias-L'Original, 1995.
- 12) Jean-Claude Pinson, «Mal'aria, Juce Stéfán lyrique malédictin» in *Sentimentale et naïve*, Éd. Champ Vallon, Seyssel, 2002, p.202.
- 13) Martine Broda, *L'Amour du nom*, Éd. José Corti, 1997.
- 14) Denis Teundroup, «Le Dharma du Bouddha», in *Le Sens du sacré*, Éd. Albin Michel, coll. Questions de, p.146-147.
- 15) Jude Stéfán, *Élégies*, Éd. Gallimard, 1993, p.84.
- 16) Jude Stéfán, Partie III « Ainsi Nérée...» (Ode à la Crémation) in *Povrésies*, Éd. Gallimard, 1997.
- 17) James Sacré, «Une boulangerie de lyrisme critique» in *Le Nouveau Recueil, revue trimestrielle de littérature et de critique*, N° 52, septembre-novembre 1999.
- 18) Dominique Fourcade, *Le Ciel pas d'angle*, P.O.L., 1993, p.23.
- 19) Stephen Jourdain, *Une promptitude céleste*, Ouverture, Éd. du Relié, 2002, p.26.
- 20) Les mystiques de la non-dualité posent l'égalité de ces deux termes antinomiques et rompent avec les considérations des anciennes écoles indiennes pour qui le «nirvana» ne pouvait être qu'une réalité

distincte et toujours séparée du «samsara», le cycle des renaissances.

- 21) Le rapprochement de ces deux termes met bien en valeur la conception mystique selon laquelle le monde est la manifestation du Soi, le corps divin qui le montre autant qu'il le cache comme les bandelettes de l'homme invisible dans le roman de Herbert George Wells.
- 22) Jacques Réda, *Les Ruines de Paris*, Gallimard (1977), coll. Poésie, 1993, p.9-10.
- 23) Jean-Claude Pinson, «Autoportrait» in *Laius au bord de l'eau*, Champ Vallon, Seyssel, 1993, p.57.
- 24) *Ibid.*, p.62.